

Les mouvements de prix et leur dispersion (1892-1963). Essai d'analyse et documents statistiques, par Claude Fontaine. Un vol., 6¼ po. x 9½, broché, 300 pages. — Librairie Armand Colin, 103, boul. St-Michel, Paris, 1966

Denis Germain

Volume 44, Number 3, October–December 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000245ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000245ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Germain, D. (1968). Review of [*Les mouvements de prix et leur dispersion (1892-1963)*]. Essai d'analyse et documents statistiques, par Claude Fontaine. Un vol., 6¼ po. x 9½, broché, 300 pages. — Librairie Armand Colin, 103, boul. St-Michel, Paris, 1966]. *L'Actualité économique*, 44(3), 563–564.
<https://doi.org/10.7202/1000245ar>

Les mouvements de prix et leur dispersion (1892-1963). Essai d'analyse et documents statistiques, par CLAUDE FONTAINE. Un vol., 6¼ po. x 9½, broché, 300 pages. — LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boul. St-Michel, Paris, 1966.

Dans cet ouvrage, l'auteur traite d'un sujet qui a déjà attiré l'attention de plusieurs chercheurs, mais il l'aborde sous un angle relativement nouveau. Ceux qui ont étudié la dispersion des prix, en effet, l'ont fait surtout en se demandant si la moyenne était suffisamment représentative de l'ensemble des prix individuels qui la composent. Par exemple, on a cherché à savoir si les écarts à la moyenne suivaient une courbe normale ou dans quelle mesure ils s'en rapprochaient. En somme, les recherches entreprises en ce sens étaient envisagées « comme un test de précision de l'indice synthétique ». Dans les travaux qu'il poursuit, M. C. Fontaine s'interroge sur la portée économique de la dispersion des prix, aussi bien à court terme qu'à long terme. Plus qu'un simple test de précision de l'indice synthétique, il y entrevoit un moyen nouveau d'étudier la croissance et la conjoncture économiques en utilisant, dans ce dernier cas, des données mensuelles de prix.

Pendant, la manipulation de 1,200 séries de prix sur une période de quelque 70 années, demande du temps et des efforts considérables. Devant la richesse des données dont il dispose, l'auteur a voulu, dans ce volume, publier les séries statistiques utilisées afin de les rendre immédiatement disponibles à d'autres chercheurs, en les faisant précéder, toutefois, d'une première analyse de la dispersion des prix à court et à long terme.

Une première conclusion qui se dégage de cette analyse, c'est la forte corrélation positive entre les variations de la moyenne des indices de prix et les variations de l'écart absolu moyen à cette moyenne. Les mouvements des prix individuels, quoique très enchevêtrés, sont tels que, pris globalement, leur moyenne et leur dispersion varient dans le même sens. Autrement dit, la dispersion relative se rapproche d'une constante. Voilà déjà un phénomène qui mériterait que l'on s'y arrête.

Une autre conclusion réside dans ce que l'intensité de la dispersion relative est plus forte à court terme qu'à long terme, le court terme étant défini ici comme l'année et l'indice calculé alors sur la base 100 l'année précédente. « ... Aux mouvements relatifs durables des prix se superposent des fluctuations transitoires d'autant plus accusées que la période d'observation est brève. » (p. 184). Ces fluctuations transitoires ont été fortes entre les deux guerres et elles tendent à diminuer depuis 1950.

Le travail sous-jacent à cette analyse est énorme. À partir du fichier de prix courants tenu par le laboratoire d'Économétrie du Conservatoire national des Arts et Métiers, l'auteur a retenu 1,200 séries les plus complètes possibles allant de 1897 à 1963, formant ainsi une masse de 48,000 prix à manipuler. C'est pourquoi, les quelque 170 pages de tableaux statistiques de la deuxième partie du volume justifient à elles seules la publication de cet ouvrage. L'ana-

lyse, certes, ne manque pas d'intérêt en soi, mais elle arrive à des constatations de faits dont il faudrait maintenant rechercher les causes. Il semble que la prochaine étape pourrait être de grouper les indices selon certains critères afin de permettre aux analyses futures d'avoir une portée économique plus définie.

Denis Germain

Villes et campagnes britanniques, par CLAUDE MOINDROT. Un vol., 4¾ po. x 6½, broché, 320 pages. — LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, boul. Saint-Michel, Paris (5^e), 1967.

Cet ouvrage présente de l'intérêt sous plusieurs aspects. Écrit dans un style simple, narratif, qui laisse soupçonner une grande maîtrise du sujet abordé, il raconte l'histoire de la Grande-Bretagne, au cours des deux derniers siècles, sous l'angle moins bien connu du passage d'une civilisation rurale à une civilisation urbaine.

C'est au cours du 18^e siècle que les villes commencent à se développer à un rythme rapide. La Grande-Bretagne, encore rurale, avait atteint un niveau élevé de richesses grâce à ses colonies, à son commerce et à son agriculture. La population augmentait rapidement et un grand effort de construction s'imposait. Les moyens financiers ne manquaient pas pour une telle entreprise. « Jamais l'urbanisme britannique, stimulé par la richesse et le bon goût, n'avait connu un aussi complet épanouissement que sous les règnes des quatre premiers Georges (1718-1830). » (p. 46). Les nobles s'achetaient d'immenses terrains sur lesquels ils se faisaient construire de véritables petits châteaux, les rues avoisinantes servant à loger leurs serviteurs. C'est à cette époque que remontent la plupart des fameux squares de Londres, par exemple.

La révolution industrielle, dont les signes apparaissent dès la deuxième moitié du 18^e siècle, provoque un mouvement d'urbanisation très rapide, surtout entre 1821 et 1861. Cependant, il s'agit alors de villes ouvrières dont l'aspect est tout autre. Les usines s'installaient à proximité des bassins houillers, au nord du pays, avec comme conséquence immédiate, une migration de la population dans la même direction. De nouvelles villes surgissent et se développent au hasard des intérêts, sans plan d'ensemble. La fumée des usines se répand sur les villes, forçant les riches propriétaires à s'éloigner vers la banlieue. La petite bourgeoisie achète les maisons abandonnées pour les revendre à son tour une trentaine d'années plus tard alors que des modes de transport améliorés diminuent les inconvénients de la vie en banlieue. Les maisons sont alors achetées par des spéculateurs qui les subdivisent en appartements pour les ouvriers. Sauf quelques exceptions, ceux-ci ont vécu dans des conditions extrêmement pénibles jusque vers 1880, alors que les efforts visant à corriger cette situation commencèrent à porter fruits. « Les Victoriens étaient arrivés, non sans mal ni sans délais, à éliminer une bonne partie des tares de leurs